

seconde vague fut si violente, qu'elle me charroya toute la longueur du pont, la chaîne glissait dans mes mains engourdies. Nous n'étions plus que six sur le pont. Cramponnés chacun à un objet solide, de manière à ne pas être emportés par les flots énormes ; nous entendions de tous côtés les plaintes horribles poussées par ceux qui se noyaient, sans que nous pûmes leur porter secours.

Ici, j'ai à vous parler d'un miracle dont le souvenir fait encore palpiter mon cœur, tant est grande la reconnaissance que je me sens pour la Bonne sainte Anne. Oui, c'est bien sainte Anne qui nous a sauvé ; car, sans elle, il est certain que vous n'auriez jamais revu votre fils. D'abord, nous étions sept apprentis pilotes à bord du *Germany*, dont six sont de Saint-Jean et que vous connaissez tous ; voici leurs noms : F. Xavier Demeule, Eugène Lachance, Nazaire Delisle, Napoléon Baillargeon, Adjudant Baillargeon et moi, votre fils, Philéas Langlois. Le septième se nomme N. Lavoie.

Ce fut d'abord un petit bateau de pêche qui recueillit les naufragés survivants, se composant peut-être de 60 personnes, dont plusieurs officiers, quelques passagers et nous. Un vapeur français le *Mendoza*, nous prit ensuite à son bord. Rien ne saurait exprimer notre surprise, en nous retrouvant tous les sept ; car pendant la tempête, la nuit était si noire qu'on ne distinguait rien. Chacun pensait à son ami et le croyait perdu. En nous interrogeant les uns les autres, il se trouva que tous, chacun séparément, nous avions fait un vœu à la Bonne sainte Anne. D'où vient cette coïncidence, au moment où la vue de la mort avait fait perdre le sang-froid à chacun de nous ? C'est ce que je ne pourrais vous dire ! Nous avons alors résolu que, outre le vœu particulier que nous avions fait au moment du danger, nous en ferions un autre, en commun, qui consisterait à aller en pèlerinage, à la